

Et voilà, la dernière sonnerie de l'année avait retenti. Vacances ! Tant attendues, et pourtant un léger désarroi le moment venu : le lever à six heures, le cartable, les copies glissées entre deux livres, le tableau à effacer, les élèves qui entrent dans la classe « Bonjour Madame, vous allez bien ? ». Pendant cinq semaines, cette routine allait disparaître. Comme si soudain tout ce que l'on avait tenu entre les mains filait, s'envolait, et hop, il fallait passer à autre chose. La sensation était déconcertante. Fugace. Elle disparaîtrait vite. J'imaginai parfois que cela devait être ça aussi prendre sa retraite. Ne pas s'accrocher à ce qui n'était déjà plus. Ne pas se laisser désarmer. Ne pas refuser ce que l'on avait espéré.

Avancer.

-Tu rentres cette année ?

L'immanquable question que posent certains professeurs quelques jours avant le départ me désarçonne toujours. Cela aussi fait partie de la routine.

-Pardon ?

-Tu rentres ?

-Je rentre ? Où ça ?

J'avoue ne pas résister pas au plaisir de taquiner ceux qui parlent trop vite.

-En métropole.

-Ah oui, euh... non je *pars* en métropole. Quand je rentre, c'est ici.

Un peu dérouté, mon interlocuteur comprend vite qu'une donnée lui a échappé.

-Cela fait quarante ans que je vis ici. Chez moi, c'est ici.

-Je résiste à la question pernicieuse qui me démange : « Pas toi ? »

C'est quand l'avion pose ses roues sur le tarmac miroitant de l'aéroport Roland Garros que mon cœur bat la chamade. Il ravive en moi les émotions originelles du jour où j'ai atterri ici pour la première fois. Par le hublot, je vois défiler les fleurs de canne agitées par la brise, la falaise de la Corniche devenue familière et la mer à perte de vue.

Après onze heures de vol, je suis de retour. Je rentre chez moi.